

Dream Even

La ville par où tout
commence et tout se
finit...

Pour moi, l'écriture, ou la lecture, nourrit les gens, nourrit l'imaginaire, l'espoir, et cela peut nous rendre (un peu plus) vivants.

J'éprouve ce besoin de m'échapper et de laisser libre cours à mon esprit pour vagabonder dans d'autres mondes, des ailleurs, formant dans ma tête une sorte de réalité alternative. Je deviens qui je veux, dans une vie, un monde, qui m'appartient et, par extension, vous appartient aussi un peu.

J'espère que vous aurez autant de plaisir à lire que j'en ai eu à écrire.

Merci pour votre confiance, votre attachement, votre soutien, vos mots, vos encouragements.

Sommaire

Commissariat	5
Le début : les forces du bien	12
Le commissaire Loryan Halow	19
Les forces du mal	22
Les forces du bien : les Sensi, les Échos et le Gardien de la ville	25
Les rêves	31
Lucinda Mirror	39
La Créatrice	44
Lucius Mariano	48
Terreur dans la ville	51
Retour à Hell-Heaven	54
La passerelle	61
Panique à Dream Even	67
La première épreuve	71
Nouveau rêve	77
Alavita/Askiel	81
Rosa	90
Pensée	95
Démasquée	97
Améthyste	119
Affrontement	138
Rapprochement	153
Repas	159

Commissariat

Je suis à l'arrière du véhicule de police, c'est le commissaire Halow Loryan qui conduit. Pour lui, il y a trop de phénomènes inexplicables qui se passent dans sa ville et dans lesquels, à ses dires, je suis impliquée de loin ou de près... Il a quelques questions, on arrive devant la bâtisse d'un blanc grisé, presque effacée comparée au reste des maisons luxueuses, restaurants et bars voisins.

Il m'ouvre la portière, et direction l'interrogatoire.

Endroit lugubre, murs délabrés, morceaux qui s'effritent, d'autres avec de la peinture à moitié décollée, il fait humide, avec une odeur indescriptible mais nauséabonde, le néon clignote... Une climatisation en panne, j'arrive à sentir la transpiration du commissaire, une table grise en métal et deux chaises dans le même état que la pièce. J'ai des frissons et parfois des élans de haut-le-cœur...

J'agis en tant que simple témoin, c'est pour cela que mes mains ne sont pas attachées. Le commissaire Halow me pose quelques questions (me stipulant la chance que j'ai [sic] de ne pas être menottées), il est troublé quand son regard croise mes yeux intenses. Il prend son air sérieux, assis devant son ordinateur portable et, moi, je fais mine d'écouter en me balançant sur les deux pieds d'une chaise bancale (ce qui a le don d'agacer ce bon commissaire, et j'adore ça).

Commissaire Loryan Halow : cheveux brun foncé, yeux marron, corpulence normale, taille 1,78 m, détail : petite moustache bien taillée, regard ténébreux. Il est connu pour ses talents d'inspecteur et ne lâche jamais rien. Son métier, c'est sa vie, sa ville est tout ce qu'il aime. Il sait souffler le froid comme le chaud, mettre de la douceur et de la distance.

Dolmen Blissim : cheveux châtain clair, yeux bleus, 1,60 m., corpulence normale, signe distinctif : elle est tatouée avec de nombreux papillons autour des yeux. Pour elle, le monde est moche et c'est une façon de voir du beau. Elle n'avouera pas que c'est parce qu'elle se sentait moche (d'anciennes cicatrices dues à une mauvaise rencontre avec le poing d'un ex...) et qu'elle voulait détourner le regard des autres sur ce qu'elle considère comme beau. Chose bizarre, c'est que le papillon, avant d'en devenir un, a quelques étapes à franchir... Un signe ?

— Mademoiselle Blissim, donnez-moi votre prénom, nom, date de naissance et lieu d'habitation, s'il vous plaît.

— Monsieur le commissaire, êtes-vous comique sur vos jours de repos ou à vos heures perdues ? Parce que vous me demandez mon nom, mais vous me dites mademoiselle Blissim, c'est entre le bizarre et le complètement con, ce qui me fait franchement rire (en forçant sur le hahaha sarcastique).

— Ça vous amuse ? Vous vous croyez où ?

— Ne me tentez pas sur ce qui m'amuse, vous en seriez le premier surpris. Certains de mes amusements pourraient sûrement m'amener à un poste de police... Oh, bah tiens donc, je suis déjà sur place sans pour autant m'être amusée !!

— Ça suffit maintenant, votre humour là... Répondez !

— Dolmen Blissim, 29 février, je ne vous donnerai pas l'année, mais j'ai 22 ans... (Petit rire perçu entre les lèvres du commissaire.) Vous vous moquez ? Avant que vous me posiez la question, parce que tous vous me la faites pensant qu'elle est drôle et que vous êtes l'unique personne à l'avoir pensé : non, je n'ai pas de frère qui s'appelle Menhir ! Ma mère a cru que Dolmen étant un mot celte allait me protéger de je ne sais quel présage...

Mon présage, c'est que ma mère a dû boire un peu trop d'alcool local et, au moment de m'avoir, un caillou a dû lui tomber sur la tête, elle a cru à un signe de Dieu ou je ne sais quoi... mais non ! C'était peut-être, enfin... certainement, une caillasse lancée par un gamin du quartier qui a eu peur de la tête de folle de ma mère. Elle était quand même connue pour sa tendance à la boisson, par boisson, je n'entends pas du jus de goyave, hein... Je m'avance peut-être, mais je ne dois pas être loin de la réalité !

Mes amis m'appellent Dol, je préfère.

Mais ce n'est pas moi qui porte une fine moustache et qui ressemble à un acteur porno à la retraite, la bedaine en plus et la monnaie en moins, sans compter la taille du sexe ! (Elle murmure tout bas « J'aurais bien dit de taille japonaise, mais là-bas on dit "le pays du soleil levant" et là, clairement, ça ne doit pas se lever beaucoup... ») Enfin, vu comment le pantalon est serré, j'ai déjà ma petite, toute petite, vraiment toute toute petite idée (elle éclate de rire) ! Je loge au bar Mc Carthney's, dans une chambre qui servait avant à Martin comme remise, de sieste, de baise.

— Vous êtes vraiment impertinente... On continue, Dol, votre humour (il se pince les lèvres en disant ceci), vous le mettez dans votre poche, sinon ça pourrait vite mal tourner, votre histoire.

— Vous me demandez de vous dire les choses et, que je sache, on ne doit pas mentir à la police, alors excusez-moi d'être assez proche des petits détails... On n'est pas amis, vous n'avez pas la permission de m'appeler ainsi.

— Depuis combien de temps vivez-vous là-bas ? Où étiez-vous avant, mademoiselle Blissim (insistant bien sur le nom) ?

— Monsieur le commissaire Halow, je vis au bar depuis maintenant quelques mois. Avant, j'étais à Hell-Heaven, je vivais chez ma mère. Vous vous imaginez bien que ce n'était pas l'éclate... Depuis le séisme, les gens ont changé, la violence, les accrocs aux *WishPress*, le chef de la police qui n'a jamais... enfin qui... il a... essayé... lors d'une garde à vue que j'ai dû faire à cause d'une infraction.

— D'accord, je note... Continuons, s'il vous plaît. Regardez-moi quand je vous parle, vous avez l'attitude d'une enfant de dix ans, ce n'est pas possible, je ne vais pas vous reprendre sur votre comportement et votre vocabulaire pendant tout l'interrogatoire ! Le chef de la police, comment se nomme-t-il ? Pourquoi ? Enfin, quelle a été votre infraction ? Qu'est-ce qu'il a refusé et qu'est-ce qu'il a essayé ?

— Le chef s'appelle Lucius Mariano ! Il a refusé ma plainte, car je voulais dénoncer un trafiquant de *WishPress* qui en revendait à ma mère, ce qui la détruisait, ça la rendait maboule, déphasée, déconnectée de la réalité, complètement accro. Comme je lui tenais tête et qu'il ne voulait pas m'entendre, je l'ai giflé ; évidemment, il n'a pas vraiment apprécié... Il m'a placée en garde à vue. Quand j'étais dans la cellule seule, il est venu me rendre « visite », il voulait... il voulait... que je me mette à genoux... enfin, il voulait...

— Ne le dites pas, j'ai bien compris !

— C'était pour que je me fasse pardonner d'avoir manqué de respect à son grade de chef. Il est fou, lui ! J'ai remis une couche avec un coup de latte entre les jambes, il est devenu tout rouge, je ne sais plus s'il a pleuré, il a baragouiné des jurons dans un langage qui lui appartient, je m'en fiche, il l'avait bien mérité. Il est reparti en me laissant dans ma cellule avec aucune couverture, ni à manger ni à boire ! Il m'a dit qu'il m'aimait bien, qu'il avait senti en moi ce que j'étais et qu'il m'aurait !! Complètement frappé du ciboulot, celui-là.

— Effectivement (le commissaire n'en peut plus de rire), il a dû avoir mal à l'ego et pas que là ! Que faisiez-vous avant, qu'est ce qui vous a poussée à venir à Dream Even ?

(Dol pouffe, remet sa chaise sur les quatre pieds et fixe droit les yeux du commissaire, ce qui le met légèrement mal à l'aise.)

— Je vous dirais que j'avais de petits ennuis avec un ex un peu insistant puisqu'il ne comprenait pas le « non » et le mot EX ! Je voyais bien que ma vie stagnait, n'avait pas de sens et que vivre « de ventes » ne me promettait pas un avenir meilleur. Alors, lors d'une énième dispute avec Eddy, mon ex, quand il a fini de me cogner et qu'il s'est endormi, j'ai pris dans sa veste ce qu'il avait en argent, mes clés de voiture et j'ai décidé que je roulerais aussi loin que ma voiture le pourrait. Mon pneu avant gauche a éclaté ici, à Dream Even, juste devant le bar, d'ailleurs ; il pleuvait à torrents, je crois que c'était vraiment une journée merdique, comme vous pouvez le constater (le fixant dans les yeux sans rire, sans un brin d'humour et les yeux humides, ce qui a eu le don de faire baisser le regard du commissaire quelques secondes avant qu'il reprenne ses esprits et tape à nouveau sur le clavier). J'ai eu ce besoin de vider ma tête avec un petit verre et de demander ma route, de savoir où j'étais, s'il y avait un garage sympa dans le coin, bref ! Je n'étais pas faite pour rester ici. J'avais l'impression de pas encore être le plus loin possible, comme si ma fuite n'était pas encore derrière moi. Je ressentais encore les mots d'Eddy, je ressentais encore ses coups, j'avais encore mal aux cheveux, au visage, au ventre. J'avais des raideurs en imaginant qu'il pouvait être derrière moi, qu'il m'avait suivie. Je ne voulais pas me défausser, mais j'étais en état de décompensation, j'étais là encore avec lui et plus là, mon esprit cherchait une porte de sortie. Je me rappelle avoir regardé dans le rétroviseur et avoir découvert mon visage tuméfié seulement à ce moment-là ! J'ai pris le revers de ma veste, j'ai essuyé le sang que je pouvais, j'ai compris l'ampleur des dégâts vu la couleur de mon œil. J'ai souri, ri, d'être seule, pleuré de honte de me voir comme ça, et ce sentiment de solitude mélangé à de la béatitude, je ne saurais vous l'expliquer, ça...

— Mademoiselle Blissim, voulez-vous faire une petite pause ? Prendre un petit café ? Reprendre votre souffle (on ressent toute son empathie et son humanité à ce moment précis) ?

— Non, merci, ça ira, je continue. Donc, je me décide à sortir de la voiture pour constater ce que pouvait bien avoir ce fichu pneu, j'avais roulé sur je ne sais quoi de pointu qui m'avait stoppée net. La pluie a fini par me tremper jusqu'aux os, mais elle a eu le mérite de nettoyer tout le sang que j'avais sur le visage, me rendant un peu plus présentable lors de mon entrée dans le bar. Je lui découvre un homme habillé en pantalon à pinces, chemise blanche et petit boléro. Il essuyait un verre, ce qui m'avait surprise puisqu'il n'y avait personne. Je vais sur un banc en face du bar, il se présente avec un magnifique sourire, ce qui m'a détendue, j'étais encore un peu sur la défensive. Il me demande ce que je veux et, tout de suite, il me dit « c'est la maison qui offre », il m'avait déjà conquise, ce pingouin ! Il me dit s'appeler Martin, qu'il est le patron du lieu. Je lui explique avoir un pneu crevé, avoir besoin d'un garagiste au plus vite, d'une chambre d'hôtel et d'un repas chaud pour pouvoir continuer ma route.

— Sauf que votre route, vous ne l'avez pas reprise, jeune fille... Pourquoi ?

— Vous voulez que je vous raconte ou pas ? Parce que vous avez une fâcheuse tendance à couper la parole, c'est chiant. Si c'est fait exprès pour perturber ou désarçonner vos témoins, ce n'est pas la bonne méthode. Vous ne me ferez pas perdre le fil.

— Mademoiselle Blissim, je ne fais que mon travail. Et mon travail, c'est de poser des questions pour comprendre, on est bien d'accord là-dessus ?

— Bah, ne me coupez pas la parole alors, vous voyez bien que je suis lancée, non ? Je ne sais pas, en plus votre néon qui clignote me dérange, un coup je vois bien, un coup moins, en revanche, mon Dieu, je vous sens... même dans le noir, j'arriverais à vous retrouver...

— Ça suffit, maintenant, vos conneries (essayant de stabiliser le néon), allez-y, continuez. Vous avez un côté un peu casse-couilles, vous devez en agacer plus d'un...

— Arf ! Je ne dirais pas ça comme ça, je dirais que je suis de nature affirmée. En me regardant, Martin a bien compris que je venais d'ailleurs, que je n'étais pas d'ici. Il ne m'a pas posé de questions, mais je savais qu'il avait compris à quel point, à ce moment-là, la solitude et la tristesse étaient mes amies et ennemies. Il m'a demandé où j'allais, je lui ai répondu que je ne savais pas exactement, que je recherchais un endroit où tout était possible, où je pouvais être moi, un souffle de renouveau. Il m'a dit que Dream Even était une chouette ville, que les habitants étaient sympas, qu'il y faisait bon vivre, que malgré cette pluie cette ville était chaleureuse et accueillante, qu'elle n'ouvrirait pas ses portes à n'importe qui, qu'elle choisissait qui pouvait y entrer, que j'ai eu cette chance, que c'était à moi de saisir l'opportunité, blablabla...

— Et qu'est-ce qui vous a persuadé de rester ?

— Je n'avais pas de but, pas d'endroit précis où aller et encore moins où dormir... Ce que je lui ai signifié, il m'a dit que cela tombait bien, qu'il recherchait une serveuse, qu'il avait un bureau-remise derrière le bar qu'il pourrait me céder comme chambre, qu'on discuterait le salaire, et que de toute manière ma voiture n'était pas encore réparée. Il n'y avait qu'un seul garage à vingt-cinq minutes d'ici, qu'à cette heure de toute manière c'était fermé, que je pourrais au moins dormir là ce soir-là, aviser le lendemain matin. J'ai accepté, j'avoue que, en dehors de sa compassion, j'ai ressenti une amicalité et j'en avais besoin. Il m'a demandé si j'avais mangé et, sans attendre ma réponse, il était déjà parti dans la cuisine préparer des œufs. Après avoir mangé, il m'a montré où dormir et me rafraîchir, il m'a souhaité une bonne nuit, puis a fermé le bar, tout éteint et est parti. Je pense qu'il voulait me montrer qu'il avait confiance en moi, c'est fou d'avoir quelqu'un qui croit en toi, qui t'accorde sa confiance en un soir quand toi-même t'es paumée et que ta confiance en toi est dans le fond de tes chaussettes. Je vais vous dire, j'ai dormi comme un bébé, cela faisait tellement longtemps... Il est revenu le lendemain matin avec des croissants et un sourire, il m'a regardée, m'a demandé comment j'allais, comment j'avais dormi, il ne m'a pas posé de questions intimes, son respect et sa confiance m'ont donné envie de mieux le connaître... Et donc de rester ici.

— Comment avez-vous vu le panneau de l'entrée de la ville de Dream Even ? (Le néon ne clignote plus... enfin !!)

— Ce qui est drôle, justement, c'est que je n'ai rien vu, peut-être à cause de la pluie battante, de la nuit. J'étais dans une forme de bulle. J'étais tellement en stress, je regardais seulement devant moi et dans le rétro, je ne regardais pas les lumières ni les routes et encore moins les panneaux. J'ai quand même l'impression de ne pas avoir roulé tant que ça et, en même temps, ça m'a paru intense comme traversée. C'est étrange comme sensation, je n'arriverais pas à m'expliquer. Imaginez-vous, je n'avais même pas mis la radio, j'ai grimpé dans la voiture, claqué la portière, mis la ceinture et, hop, démarrage et ciao le reste... J'avais le trouillomètre à zéro. J'avais peur pour ma vie et je voulais seulement m'enfuir non pas de cette ville uniquement, mais de ma vie. Je crois que je ne voulais pas me laisser envahir par ces sentiments d'être désespérée et seule, ressentir ce vide en moi, comme un truc qui s'éteint, comme si un petit souffle pouvait te faire disparaître. Alors, oui, j'ai mis le feu au plancher et j'ai fui pour essayer de me trouver... J'étais désemparée et tétanisée. La peur et en même temps cette furieuse envie de vivre l'inconnu. J'étais parti sur un coup de tête, sans savoir où le destin déciderait de me déposer. Je me disais que je n'avais pas grand-chose pour vivre, quelques billets, pas de fringues, que c'était quand même bien parti pour être encore un peu pourri, ce nouveau début de nouvelle vie.

— Donc, vos débuts de serveuse chez Martin Balma, c'était quand exactement ?

Le commissaire Halow ne peut pas s'empêcher de regarder les tatouages autour des yeux de Dolmen, ça l'intrigue. Ils sont d'un réalisme, de jolis papillons presque vivants, il a l'impression de reconnaître la signature de l'artiste... Mais c'est quasi impossible. Ensuite, il reste figé seulement face à la beauté de ses yeux qui, à chaque clignement, lui donnaient des palpitations.

— Comme déjà dit, dès le lendemain de mon arrivée, donc le jeudi 23 octobre de l'année dernière.

— Qu'avez-vous à dire sur Martin Balma ?

— Je dirais que nous sommes de très bons amis, que la confiance est réciproque, on est de bonne connivence, j'aime l'ambiance du bar, d'ailleurs, je n'ai pas voulu me trouver une autre piaule, j'aime ce côté « je vis l'instant et je suis prête à repartir demain, vivre légère ». Je n'ai pas de fringues, enfin peu, pas de téléphone portable, d'ailleurs personne n'en a ici, c'est fou !! Vous êtes tous encore avec des téléphones filaires. Ça donne du charme, ce côté désuet. J'ai pu me faire quelques amis, pourtant on ne peut pas dire que je suis d'une grande sociabilité, je n'aime pas trop les gens, de façon générale...

— Tiens donc, on ne l'aurait pas cru, marmonne le commissaire. Parlons-en de vos amis, vous avez quand même le chic pour être là au bon moment, au bon endroit, pour leur éviter des drames ou normalement la mort devrait être au rendez-vous.

— Je ne sais pas ! Appelez-moi madame Chance, ou est-ce leur karma d'être si bien entourés (elle sourit et recommence à se balancer sur deux pieds de chaise).

Le commissaire Halow reste concentré sur son écran et n'a pas encore remarqué que Dolmen commençait à échafauder des plans pour éviter de répondre aux questions qui n'allaient pas tarder à suivre...

— Mademoiselle Blissim, parlez-moi de vous. Qui êtes-vous ? Parlez-moi un peu plus du bar et de ce qui s'y passe, de Martin.

— Ça en fait des questions, j'ai l'impression qu'elles n'ont pas de sens, pas de cohérence et, pourtant, vous me fixez en attendant des réponses... comme si pour vous tout avait une logique... Vous êtes bizarre comme flic ! Pas que j'en connaisse beaucoup, mais j'en ai déjà vu quelques-uns avant vous, et c'était moins subtil, plus abrupt. Quoi vous dire de plus sur moi, je ne sais pas, que j'ai la dalle parce que, en ce moment, je suis en période rouge. (Elle le provoque du regard, déterminée à lui faire éprouver de la gêne, mais ça ne fonctionne pas !)

— Mademoiselle Dolmen, vous avez un don agaçant pour la provocation en pensant détourner mon regard, mes questions, mais ça ne prend pas ! dit le commissaire en parlant sur un ton certain et affirmé.

Sentant son interlocuteur sûr de lui, sûr de ses questions, Dolmen essaye de réfléchir vite.

— On peut quand même manger un truc, non ? Quoi vous dire, à part que je dois attirer les gens à problèmes, dans le bar ce sont bien souvent les mêmes têtes qui reviennent, bonne ambiance, c'est comme s'ils avaient besoin de se reconnecter les uns aux autres, ils se reconnaissent entre eux, et ça les rassure. La plupart lisent leur journal, d'ailleurs tous lisent le même, ils pourraient ouvrir un club de lecture (elle se met à rire), ensuite quand ils ont fini leur café ou leur verre et, après leur lecture, ils déposent le journal sur leur table, ou le bar, et s'en vont aussi vite qu'ils ont bu ! On a l'impression qu'on les attend quelque part ou qu'ils seraient missionnés, comme si leurs femmes, ou maris, les avaient joints et qu'ils filaient vite pour ne pas se faire engueuler. D'ailleurs, le journal, il doit propre à votre ville puisqu'il n'a pas de nom, on a l'impression que c'est une personne qui le ramène chaque jour, il ne ressemble à rien. Je n'arrive pas à le lire, j'ai l'impression que ça doit être un dialecte de chez vous. Martin distribue le journal sur chaque table, comme s'il savait à qui appartenait tel ou tel journal, c'est robotisé, c'en est même drôle. Le plus fou, c'est que lorsqu'il se met à siffler, tout le monde arrive comme une longue file, sans discontinuer. Que dire sur Martin, c'est un mec bien, gentil, toujours le bon mot, le sourire, la bonne attitude, on a l'impression qu'il vit dans le bonheur, qu'il vit sa meilleure vie, qu'il est heureux et à sa place dans ce bar.

Dolmen est stupéfaite d'avoir répondu sans vraiment avoir réfléchi, en y mettant vraiment du sien et de la sincérité, ce que le commissaire a également pu observer.

— Vous avez d'autres choses à rajouter, mademoiselle Blissim ?

Sentant que, là, les questions pouvaient se préciser et dévier sur des choses qu'elle n'avait pas envie de dévoiler, elle stoppa le balancement de sa chaise lentement comme un ralenti de métronome, presque de façon méticuleuse, et prononça :

— Bon, on n'aura pas eu le temps de manger, peut-être à un autre moment, ou un autre lieu (regard amusé et provocateur). Elle se leva de sa chaise et, se dirigeant vers la porte, tenait déjà la poignée, prête à la tourner...

— Mademoiselle, je ne vous ai pas dit de partir, je n'ai jamais dit qu'on avait fini. Revenez, on va manger tranquillement ici (là, c'est lui qui la fixe de façon provocatrice et amusée). Vous n'êtes ici qu'en tant que témoin, mais on va creuser plus loin pour que, justement, je puisse obtenir votre témoignage sur les divers phénomènes qui se sont passés (dit de façon posée et rassurante).

Le commissaire Halow se lève et se dirige vers la porte, puis prenant la main de Dolmen dans la sienne, la regardant comme pour la sonder et en même temps l'intimider, il cherche à garder le contrôle en lui indiquant de son index de se rasseoir, et en annonçant qu'il va chercher deux ou trois collations avec deux cafés.

— Si c'est pour vous une façon gentille de m'inviter, j'accepte (elle sourit), même si j'aurais pu apprécier n'importe quel autre lieu... dit-elle.

Le commissaire rougit, bégaye un peu, en disant qu'il revient dans cinq minutes.

À peine la porte refermée, Dolmen recommence à penser comme une prisonnière cherchant une porte de sortie dans les murs de la prison, elle se dit que c'est bizarre d'avoir ce mode de pensées quand tu n'es fautive en rien, ce mode de défense est certainement dû à son passé... Quelques traces, quelques stigmates pas encore tout à fait oubliés ! Elle se demande si les réponses aux questions étaient recevables, bonnes, répondant aux attentes du commissaire, cohérentes... Pourtant, tout est vrai, pas de mensonges, quelques désillusions, un parcours pas linéaire, mais c'est sa vie.

Il y a comme de l'électricité dans l'air (le néon n'y est pour rien), une sorte de tension, une alchimie entre les deux, vous savez, comme si l'on voulait plaire à l'autre parce qu'il nous plaît, mais on ne peut pas, ne veut pas, le montrer parce qu'on ne sait pas, l'endroit ne s'y prêtant pas non plus...

Le commissaire Halow tient à garder mesure et contrôle, c'est un professionnel, il se doit de garder une certaine distance, même si les yeux de Dol et ses mimiques infantiles le touchent au plus profond de lui. Il se demande pourquoi elle... l'inconnue de sa ville !

Le début : les forces du bien

Sensi de force 1 arrive à vous remettre le sourire dans vos larmes.

Sensi de force 2, empathique, ressent et voit des choses « potentielles » qui peuvent arriver, arrive à se relever même entre les coups, redonne foi et espoir.

Sensi de force 3 aime aider, redonne foi et espoir, distribue de l'amour, fait en sorte qu'en bougeant une planète les autres s'alignent, a le don de télépathie.

Écho de force 1 : sert de catalyseur de résonance, il ressent les choses.

Écho de force 2 : arrive à savoir qui est une belle personne, une malveillante, sait d'où la force du mal va essayer d'attaquer et sur qui.

Écho de force 3 : colmate les brèches créées par les forces du mal, protège les lieux sacrés ou de villégiatures où sont les Sensi (ex. : le bar de Martin Balma), fait confiance à ses subalternes et est sans jugements, sans jamais rien remettre en considération ni en question, il ressent dans son cœur (d'où le fait que Martin ait laissé Dolmen dans le bar en confiance, l'Écho de force 3 l'a laissée pénétrer le lieu).

Le Gardien : protecteur de la ville, il régit en silence, se voue complètement au bonheur des habitants, a la faculté de lire en vous comme dans un livre ouvert.

Dol est assise, elle attend de façon anxieuse le commissaire Loryan Halow...

Elle se demande s'il en a encore pour longtemps, si les réponses à l'interrogatoire sont convaincantes, elle n'a qu'une envie, retourner au Mc Carthney's, retrouver Martin et les clients, ce lieu est familial et sécurisant.

La poignée tourne, la porte s'ouvre, et le commissaire entre en tenant un plateau chargé de gâteaux et de deux cafés bien chauds.

— Il ne restait presque rien au self, je suis désolé de ne pouvoir vous offrir que des bricoles.

Dolmen sourit devant la tête un peu déconvenue du commissaire.

— Ça me changera de ma gourde de grenadine et de mes biscottes dans mon sac de goûters.

— Avez-vous besoin d'aller aux toilettes avant que l'on continue ? Avez-vous besoin de vous rafraîchir ?

— Vous me demandez si j'ai besoin d'aller me changer ? Vous craignez que je « salisse » votre beau mobilier ?

— Mais pourquoi êtes-vous comme ça ? Il y a toujours du sarcasme ou de l'agressivité ? C'est abominable cette façon de parler. Je veux juste être correct et gentil, et proposer un minimum de confort et de bienveillance n'a jamais tué qui que ce soit ! Vous avez un problème avec moi ? Avec les hommes ?

— Non !! Avec les gens !! Pas que je ne les aime pas, mais ils ont toujours un truc qui ne va pas, enfin je mets tout le monde dans le même sac, je ne devrais pas, c'est vrai, puisque dans mon entourage j'ai vraiment de belles personnes. Elles pourraient se plaindre, mais non, elles font ce qu'elles ont à

faire et n'emmerdent personne, celles-là, je les aime bien, en revanche, les autres me cassent littéralement...

— Attention au vocabulaire !

— Les bonbons... J'ai entendu votre allusion, j'étais partie pour être un peu plus, enfin un peu moins, enfin vous avez compris quoi ! Donc, j'allais juste dire « les bonbons ».

C'est fou de pouvoir ressentir cette attirance palpable entre ces deux-là et, en même temps, ce rapport entre « chien et chat » qu'ils ont lors de leurs échanges verbaux.

Dolmen étant adoucie, elle boit un café et grignote quelques gâteaux, sa chaise est plus proche du bureau du commissaire qui boit, lui aussi, un café.

— Qui êtes-vous vraiment ?

— Comment ça ?

— Là, je ne rigole plus, je veux savoir qui vous êtes. Personne ne s'est jamais arrêté comme ça, « comme par hasard » à Dream Even... Alors, je me répète, vous êtes qui ?

Dol ne comprend pas vraiment l'insistance du commissaire, elle focalise sur ce qui s'est passé, pas sur elle et son passé...

— Vous voulez connaître quoi de moi ? Je pense déjà avoir tout dit et sans détour.

— Je pense que vous me cachez votre vraie nature, votre vraie vous...

Dolmen regarde le commissaire, cherchant dans ses yeux ce qu'il veut. Lui comprend bien qu'elle n'y est pas, qu'elle ne comprend pas, et se demande comment lui faire dire les choses sans lui tirer les vers du nez, sans lui forcer la main. Il veut savoir si elle a conscience de ce qu'elle est, si elle sait ce qu'elle est.

Comment amener les choses...

— Petite, est-ce que vous aviez... (il bégaye et cherche ses mots) des ressentis ? Est-ce que vous aviez de l'empathie de façon plus qu'exacerbée sur certaines personnes plutôt que d'autres ? Entendiez-vous des voix internes ? Est-ce que vous connaissez d'autres personnes comme vous ? Avec les mêmes capacités ? Comme des appels intérieurs ? Des rêves de prédictions ou prémonitoires ? Qu'elles en sont les motivations ?

Dolmen baisse la tête par réflexe, pour ne pas montrer ses yeux écarquillés, ses pupilles se sont dilatées parce qu'elle se demande comment il sait, elle n'en a jamais parlé à quiconque... Sa mère avait elle aussi des voix intérieures qu'elle étouffait dans des godets d'alcool qu'elle invitait dans son foie. C'était pour les faire taire, elle ne voulait pas se résoudre à les entendre et à leur obéir, d'ailleurs, n'était-elle pas surnommée « la folle » ? On la pensait malade avec des troubles mentaux... Mais, à entendre le commissaire Halow, en était-ce vraiment ? Je ne voulais pas de cette hérédité, je ne suis pas folle, c'est aussi pour ça que j'ai fui Hell-Heaven, je ne veux pas que ce passé me rattrape. Elle entend son cœur battre la chamade, elle arrive à reprendre sa respiration, remet de l'ordre dans ses idées. Elle se dit que là, maintenant, la vérité n'est pas bonne à dire, surtout avec ce qu'elle a fait à Dream Even !

— Commissaire Halow, je ne sais pas, enfin je ne comprends pas vos questions, elles sont tordues, j'ai l'impression que vous me prenez pour une folle, une dingue, une tarée, où je ne sais pas quoi... Je fais

des rêves et, vu l'endroit, je pense que ce soir ils auraient pu être érotiques, mais vu le bonhomme en face de moi (elle le dévisage avec désinvolture, presque avec snobisme), je préfère encore l'insomnie, ou alors mettez-moi quelqu'un d'autre et peut-être que...

— On a assez rigolé (tapant les paumes de mains sur la table), répondez-moi clairement (de façon sévère et sans détour) et arrêtez vos commentaires douteux. Sa voix est sûre, son regard plonge dans les yeux de Dol, elle ressent une sensation comme s'il voulait rentrer dans son esprit. Je commence à fatiguer de vos sarcasmes, votre humour. En voulant m'exaspérer, c'est comme si vous cherchiez à vous dérober en passant par des techniques pour que je sois vite saoulé et qu'on passe à autre chose.

Dol, presque vexée par autant de vérité sans filtre, se dit qu'il est extrêmement malin, le bougre, et que, à lui, elle ne pourra pas faire son numéro bien longtemps. Elle cherche une solution de repli.

— Laissez-moi tranquille, je n'ai rien fait que je sache, je suis ici en qualité de témoin et non pas de criminelle ! Je n'aime pas cette nouvelle tournure, cela prend des airs d'accusation. Pourquoi reprendre mon passé ?

Le commissaire Loryan Halow n'a aucune carte dans ses manches pour insuffler le vrai du faux, il ne dispose que de son flair d'inspecteur aguerris et de son instinct de loup. Il va essayer de désamorcer la conversation en faisant comprendre son passé à Dolmen.

— Mademoiselle Blissim, comment dire, je pense que votre mère n'était pas folle, peut-être ne voulait-elle pas poursuivre la tradition familiale. A-t-elle eu un coup du sort qu'elle aurait « vu » ou ressenti ? Est-ce qu'elle s'en veut ?

Elle continue de parler, de poser des questions mais, effectivement, Dolmen se rappelle que sa mère s'en voulait de la mort de son père parce qu'elle s'était endormie, elle n'arrêtait pas de dire « je n'ai pas pu le sauver, je ne me suis pas réveillée », un sentiment de culpabilité énorme lui avait rempli le cœur. Je me souviens de ses mains tenant mon visage et me fixant, me disant « ma puce, je te connais par cœur, je sais ce qui va t'arriver, mais je ne peux rien te dire, pas que cela me fasse plaisir, mais si tu écoutes fort ton instinct, tu auras des échos et tu partiras ».

Dolmen veut en savoir un peu plus, n'étant pas très proche de sa mère, elle a quand même des souvenirs qui remontent de je ne sais quels abysses, comme des portes qui étaient fermées à clé et qui remontent à la surface, elle se remémore qu'avant l'alcool sa mère était heureuse, que tout allait bien quand ils étaient encore une famille.

Elle lance un appât, un petit hameçon pour voir la réaction du commissaire...

— J'ai un souvenir qui me revient, ma mère faisait souvent des rêves et sortait parfois la nuit, je ne saurais vous dire où ni ce qu'elle faisait pendant ses sorties nocturnes. Je me rappelle d'une fois où elle a mis ses mains sur mon visage en entourant mes joues et elle m'a parlé d'écho ou quelque chose comme ça, c'est vague, j'étais petite et comme elle divaguait parfois, j'écoutais sans entendre, sans vraiment y mettre de l'intention.

Le commissaire Halow lâche son écran d'ordinateur pour plonger le regard dans les yeux de Dolmen. Il sourit bêtement, mais le mot a été lâché « écho ». Il se dit que son pouvoir d'attraction commence à avoir de l'effet, il est temps puisque cela fait déjà quelques heures qu'ils sont là à discuter. Le mot « écho » a été donné, et sa résonance a produit un son comme la déflagration d'une bombe dans les oreilles du commissaire.

Loryan Halow prend un temps d'arrêt, cherche ses mots pour que l'impact soit vif et percutant, il prend une bouffée d'air, se cale bien au fond de son siège, redresse le dos et commence :

— Écho, même juste le mot, comme ça, ça vous évoque quoi ? Jamais de rêve ?

— La peur, la fuite, si je me base sur ce dont je me souviens de mon passé avec ma mère, et si je dois le prendre dans le sens littéral, je dirais résonance.

— D'accord, mais plus profondément en vous, vous n'arrivez pas à comprendre ou à entendre le sens du mot « écho » ?

Le commissaire insiste un peu plus, il n'arrive pas à déterminer si Dolmen n'a vraiment pas conscience de son vrai « elle », si elle joue, si elle ne veut juste pas en parler... Il faut encore creuser un peu.

Il ne veut plus user de son pouvoir, il est officiellement commissaire de cette ville, il n'y a pas de doute mais, officieusement, il est bien plus, il est le Gardien de sa ville, dont personne ne connaît l'existence, seules les personnes ayant un pouvoir peuvent y entrer, y vivre, voire y exister. Loryan Halow est doté du don de vérité et, clairement, avec Dolmen, il a bien du mal à l'adoucir et à lire en elle pour qu'elle se livre de façon délibérée.

— J'ai eu comme de petites voix qui me parlaient parfois, mais que je n'écoutais pas, je les faisais taire, je ne voulais pas devenir l'autre « folle » du quartier, j'étais déjà connotée « la fille de la folle », c'était déjà bien assez embarrassant, humiliant. J'arrivais à en vouloir à ma mère de ne pas pouvoir s'occuper de moi, j'étais trop souvent triste parce que seule de par sa présence inexistante et aussi parce que je n'avais pas d'amis. Peut-être que, dans le fond, si j'ai été attiré par des connards, c'est que je voulais bien, c'est ce que je méritais... À un degré différent, je reproduisais la même vie merdique que ma mère. Enfin bref, je laisse tout ça derrière moi. Ici, à Dream Even, c'est mon nouveau début de vie, un nouveau moi, ça ressemble à la vie que j'aurais toujours voulue, sans violence, et j'arrive parfois à être en paix quand je fais de bonnes choses...

Pour le moment, Dol évite de parler des rêves, elle ne sait pas ce que lui veut le commissaire Halow. Elle n'arrive pas à la cerner, elle ne sait pas s'il souffle du froid ou du chaud, s'il tend des perches pour l'aider ou pour la noyer.

— Mademoiselle Blissim, personne ne mérite des coups, d'être frappé, humilié, utilisé, ces hommes-là ne sont pas des hommes, ce sont des déchets de la nature humaine. Donc, vos voix ont toujours été présentes, mais vous avez toujours fait en sorte de les faire taire. OK, je comprends, mais vous savez comme moi combien il est difficile de le faire sans substance plus ou moins légale ! Et vous, vous me dites que juste avec une sorte d'autopersuasion vous avez réussi à les évacuer et à ne pas y répondre ?

— C'était très dur. Parfois, oui, j'ai cédé à la tentation de quelques drogues, surtout la *WishPress* qui est la drogue la plus facile à trouver et la moins chère, c'est peut-être aussi pour ça que j'ai eu ces hommes-là ! Mais j'ai vite stoppé, je voulais me prouver que j'étais forte, que je méritais mieux, que je valais plus que ça, en tout cas plus que le dégoût que j'avais de moi-même. Les papillons tatoués autour de mes yeux, c'est aussi pour que lorsque je me regarde dans un miroir, mon image, « mon double », puisse voir de l'autre côté comme le célèbre conte pour enfants *Alice au pays des pays des merveilles* dans lequel elle s'endort sur le canapé et se voit traverser le miroir. C'était comme pour m'enfuir de cette réalité dans laquelle je ne trouvais pas place et trouver une alternative, me dire que

le beau était quelque part en moi. Ce fut comme une renaissance, je me suis vue réellement, j'ai fait en sorte de me reprendre en main, en vie, et voilà où je suis aujourd'hui... dans un commissariat à vous raconter ma vie de merde !

— Dolmen, je ne sais pas si vous vous rendez compte de la force que vous avez ! On va avancer tous les deux... Je vous pose une question, vous me répondez honnêtement, et je vous explique ensuite le pourquoi...

— Je n'ai rien compris, mais allez-y, je n'ai pas vraiment le choix parce que je peux vite passer de témoin à suspecte, et ce n'est pas vraiment la voie que je voudrais emprunter.

Loryan Halow pose les avant-bras sur la table, paume des mains contre celle-ci, il a un air officiel et en, même temps, il dégage comme un air secret officieux, il a les yeux vers le sol puis, d'un coup, il capte le regard de Dolmen...

— Les voix, dans les rêves que vous faisiez auxquels vous n'avez pas obéi, elles disaient quoi ? Racontez-moi.

— Je ne sais plus trop, je voyais des visages, parfois familiers, parfois inconnus, il fallait que je les écoute se plaindre de leur triste vie (elle siffle comme pour évacuer un trop-plein d'émotions, car elle ramène leurs plaintes à ce qu'elle vivait vraiment). Pour Dol, certaines personnes ont le don de faire des montagnes de ce qui est à hauteur de taupes (elle retient les larmes qui mouillent ses yeux). Il fallait que je réalise pour eux des trucs, des choses, et si je ne le faisais pas, elles allaient mourir et moi aussi... Je vous le dis, ça n'avait pas de sens puisque je suis encore là, debout et en chair et en os, et v'là l'état des os (ils sourient tous les deux) !

— On va commencer par le plus simple, les visages familiers, que sont-ils devenus après ? Avez-vous eu des nouvelles ?

— Non, c'étaient des visages familiers, mais on n'était pas amis ! Parfois, je les voyais et, d'un coup, plus du tout, je me suis dit qu'ils étaient peut-être passés à autre chose, un renouveau pour certains, la taule pour d'autres, la libération d'une emprise pour l'une d'elles... J'avais déjà tellement à gérer, ma vie était en zigzags, je n'avais pas le temps de regarder les autres. Allez, à vous, je vous écoute, qu'avez-vous à me dire, me révéler (elle met les mains devant elle en formant des guillemets de façon sarcastique) ?

— Il y a de grandes chances pour que les personnes dont vous avez rêvé ne soient réellement plus vivantes, c'est un fait quasi certain !

Il y a un froid dans la pièce, une gêne évidente sur le visage de Dolmen Blissim. Elle a l'impression que tout devient flou, que les murs et sols se mettent à faire des vagues, tout devient diffus, ses oreilles bourdonnent. Elle entend ce que le commissaire dit, mais ses oreilles refusent de le comprendre, de l'intégrer, parce que dans son fond intérieur c'est comme si elle le savait ! On lit dans ses yeux la déception et non la surprise, cela reste quand même insupportable !

On continue sur les révélations, j'ai un don, celui de lire en vous et de vous faire parler. J'avoue qu'avec vous ce fut assez difficile, vos portes internes étaient fermées par des verrous à triples tours. J'ai réussi à vous « aider » sur certaines révélations, d'autres où vous avez baissé votre garde par vous-même, je pense que vous avez compris que vous pouviez avoir confiance en moi.

— Donc, vous avez un don ? Mais bien sûr ! Moi, je suis superman, mais en string rouge.